

Accompagnement personnalisé, classes relais, nouvelles méthodes pédagogiques... les porteurs de projets ne manquent pas d'initiative lorsqu'il s'agit de redonner à un élève le goût d'apprendre.



Chaque année, 150 000 jeunes quittent l'école sans diplômes ni outils pour bâtir leur vie. Pourtant, des approches pédagogiques innovantes peuvent réduire la saignée : la Fondation de France a donc lancé en 2010 le programme « Ensemble contre le décrochage scolaire ». À l'autre bout du spectre, les bourses octroyées par 80 fondations sous égide permettent à des étudiants démunis d'atteindre l'excellence. Profil de deux modes d'intervention intimement liés.

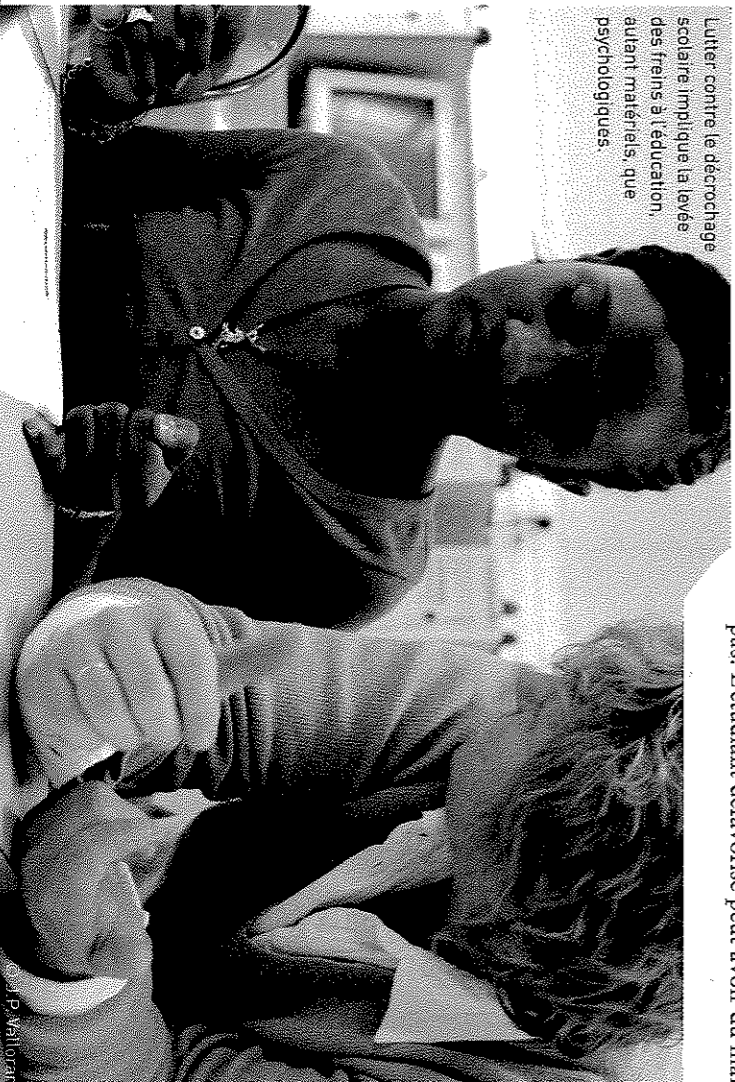
Quand Joseph Rossetto a découvert le collège Guy Flavien, à Paris, il a eu peur de s'y ennuyer. Venu du « 9-3 », ce principal s'y était confronté à la pauvreté et aux carences lourdes. « J'ai appris qu'à Guy Flavien, les enfants décrochent massivement dès la 4^e : la finalité des études leur échappe. Et les bons élèves se laissent couler à leur tour. » explique-t-il. Avec l'aide de mécènes – dont la Fondation de France – il s'est lancé dans la bataille. Objectif : que les 15 % d'élèves décrocheurs à l'entrée en 6^e ne deviennent pas 30 % en 3^e. Moyens : de grands projets de classe, une pédagogie vivante et autonome. Théâtre et danse moderne sont au cursus de ces ateliers accessibles à tous... même aux bons élèves. « La classe », dit Rossetto, « doit être une communauté de chercheurs. » En outre, 35 collégiens de 6^e et 5^e en situation critique reçoivent un suivi individualisé pour acquérir les savoirs de base et ce trésor, la confiance en soi. Le bilan ? « Seule l'arrivée en 3^e offrira une vue globale. Mais le décrochage baisse. Les enfants se sentent mieux au collège. »

Soutenir les ambitions

Le programme « Ensemble contre le décrochage scolaire » de la Fondation de France a déjà financé 56 projets aussi ambitieux que celui-ci. Anne Bouvier, sa responsable, précise : « Pour 2011, nous avons reçu 345 propositions, c'est énorme ! » L'Éducation nationale, partenaire du programme, diffuse efficacement l'appel à

projets. Elle compte dans ses rangs nombre d'« alliés », acteurs de terrain ou responsables administratifs : « Vous avez trouvé le chaînon manquant de notre dispositif éducatif », a déclaré un inspecteur d'académie au président de l'association 4, 3, 2, 1, qui combat le décrochage dans les Hautes-Alpes (cf. encadré). Jean-Marie Brunneau, dont la fondation abritée soutient le programme, affirme : « Ce n'est pas un coup de pouce mais un coup de main qui attend ces jeunes. Quand on sombre, on ne sait

Lutter contre le décrochage scolaire implique la levée des freins à l'éducation, autant matériels que psychologiques.



pas jusqu'où l'on va descendre. » Pour d'autres, plus âgés d'une poignée d'années, c'est monter qui fait problème. Un enfant d'ouvrier a sept fois moins de chances qu'un enfant de cadre supérieur de suivre des études longues. L'écart se creuse bien avant le bac (cf. interview ci-contre). Et pourtant, des fondations sous égide luttent pour que des jeunes défavorisés échappent à la sélection par l'argent. Celle d'Odon Vallet octroie annuellement 3 150 bourses aux lycéens du Bénin et du Vietnam et 300 dans les écoles d'art de l'Académie de Paris. Toute aussi exemplaire, la fondation créée par Alain Durand et Eric Favre. Ces deux professeurs de l'ENSLC, une grande école de chimie nancéenne, lui abandonnent les royalties d'un brevet pédagogique dont ils sont les auteurs. Sur 23 demandes de bourse, 13 ont été satisfaites. « Pour les autres, nous trouvons des solutions » affirment les deux enseignants en souriant.

Des relais pour mieux vivre l'école
Si l'argent est le nerf des études longues, il ne suffit pas. L'étudiant défavorisé peut avoir du mal à

évoluer dans la sphère du supérieur. La Fondation Georges-Besse l'a compris avant bien d'autres. En 1986-1987, elle a été créée par Françoise Besse, en mémoire de son mari assassiné, pour aider les étudiants d'origine modeste, à vocation d'ingénieur et âme de dirigeant. Jusqu'à l'obtention de leur diplôme, elle est la seule à les accompagner et à ajuster le montant de la bourse en fonction de leurs besoins. « Mais aujourd'hui, trouver des parrains est ardu », constate Michel Auroy, président du comité de sélection. « Le temps leur manque, car la pression exercée sur le management confine ce dernier à ses fonctions basiques. » Françoise Besse tempère : « Nos anciens prennent la relève. Constitué en Amicale, ils proposent aux nouveaux un binôme adapté. » Dans l'idéal, l'aide doit coller à tout le cursus. Or, une bourse n'en couvre qu'un segment. Pour tenter d'y remédier, trois fondations – Georges-Besse, Euris et Télémaque, toutes trois sous l'égide de la Fondation de France – envisagent l'élaboration d'un système de relais, de l'orée du collège à la sortie du supérieur.

L'émancipation par l'enseignement

Et les autres ? Ceux qui ont raté tous les cochés, et arrivent à l'âge d'un thésard sans savoir lire, écrire, compter ? « Il faut qu'une porte les fasse entrer dans le système », dit Édith Cresson, initiatrice des Écoles de la 2^e chance : une année à récupérer les bases, codes sociaux compris, et à se frotter à l'entrepreneuriat. Ici encore, la confiance en soi est le premier objectif. Une fondation éponyme, sous égide, a pour mission d'ouvrir au monde extérieur ces jeunes qui, pour la plupart, ne connaissent que leur quartier : « Nous leur faisons faire du théâtre, du sport, nous les initiions à la musique. Au sud de l'Espagne, nous avons découvert les traces de la civilisation arabe. En Allemagne et en Pologne, les camps de concentration avec la Fondation pour la Shoah. Ces ouvertures sont essentielles. Dans les quartiers Nord de Marseille, j'ai rencontré une jeune fille qui n'avait jamais vu la mer. »